

A propos de « le Cru et le cuit » (Plon)

La vérité du mythe

par François Wahl

Avec ce livre, paru en 1964, Lévi-Strauss offre une leçon de méthode qui nous apprend au moins ce qu'un mythe n'est pas : une collection de symboles chargés d'un sens permanent

Réduire des données apparemment arbitraires à un ordre, rejoindre un niveau où une nécessité se révèle, immanente aux illusions de la liberté. » C'est le projet de la science, et c'est très exactement la démarche de Lévi-Strauss dans le livre qu'il vient de consacrer à l'analyse des mythes.

Comment s'y prend-il ? Il part d'un mythe bororo (Brésil central), dit du *dénicheur d'oiseaux*, où nous voyons un gentil fils, coupable d'inceste avec sa mère, envoyé par son méchant père affronter les âmes des morts en leur séjour liquide, et qui s'en tire avec le concours d'une bonne grand-mère et de quelques animaux ; le père fait alors monter son fils sur le rocher aux aras, puis tire l'échelle : voilà le héros en perdition. En proie sur son rocher à la pourriture et aux attaques des vautours, il est finalement sauvé par ces derniers, qui lui ont préalablement mangé les fesses. Il rejoint, non sans peine, les siens, les aborde déguisé en lézard, se montre à la grand-mère, et, cette nuit-là, une pluie orageuse éteint tous les feux du village, celui de la grand-mère excepté. C'est en venant quérir de la braise que chacun le reconnaîtra. Après les fêtes du retour, tout finira par le meurtre du méchant père, que le gentil incestueux, à présent changé en cerf, embroche sur ses andouillers, puis jette aux poissons cannibales. Seuls les poumons surnageront, sous forme de plantes aquatiques.

Comme on analyse un rêve

On peut comparer la méthode de Lévi-Strauss à celle de Freud : le récit est découpé en éléments qui sont examinés pour eux-mêmes, séquences traitées indépendamment comme autant de thèmes offerts à un développement propre et dont on n'aura à chercher que plus tard comment et pourquoi ils se sont enchaînés. Ce seront par exemple ici l'indifférence du récit à la faute

du fils, l'abandon sur le rocher, l'orage du quatrième acte et les poumons du finale. La différence avec Freud c'est que, évidemment, l'élément prélevé dans le mythe ne peut être offert à une libre association, personne n'étant à l'intérieur du mythe. Le seul traitement possible est une comparaison, comparaison avec coutumes et institutions, comparaison surtout avec d'autres mythes. Eclairer un thème par sa variation ne peut être, pour l'ethnologue, que le soumettre à une confrontation. La moisson ne sera pas pour autant pauvre et le lecteur aura la surprise de découvrir derrière les séquences que je citais plus haut, respectivement et en inversant les termes : la constellation d'Orion, l'origine de l'eau et le retrait du feu, les rapports difficiles entre preneurs et donneurs de femmes, l'organisation du village en clans matrilineaires. Sans oublier à l'horizon l'opposition du cuit et du cru.

Encore est-ce singulièrement simplifier les choses que de parler de séquences ou d'éléments comme si, dans le récit, ils s'imposaient d'eux-mêmes. Lévi-Strauss n'a pas de clef préalable qui lui permette de dire : voici une unité thématique. L'unité, l'élément, c'est le rapprochement avec d'autres mythes qui seul permet de les découvrir. Par exemple, il existe toute une série de mythes qui diffèrent profondément de notre *dénicheur bororo*, à cela près qu'à un moment ou à un autre ils nous montrent deux parents, d'âge inégal, partant chercher des nids d'oiseaux ; c'est toujours le plus jeune qui monte, et toujours l'aîné le laisse en plan dans les hauteurs ; suivent, selon les cas, le sauvetage par un jaguar, par un jaguar qui porte sur son dos un cochon sauvage, par un jaguar qui remet en place le tronc d'arbre-échelle, etc. Voici défini, par une sorte d'induction, un schème : s'il se retrouve dans des récits par ailleurs si divers, il faut bien qu'il constitue une unité propre.

Donc, c'est sur la comparaison que repose toute interprétation fondée des mythes. Lévi-Strauss déclare sans ambages que, placé devant un mythe unique en son genre, privé de la possibilité de le confronter avec des récits voisins, il serait incapable d'en rien dire de vé-

Masque de Quetzalcoatl, Mexique (vers 1500)



Héritage Images/Leemage

Lévi-Strauss déclare que, placé devant un mythe unique en son genre, privé de la possibilité de le confronter avec des récits voisins, il serait incapable d'en rien dire de vérifiable.

rifiable. De là l'allure étrange que revêt « le Cru et le Cuit » : autour du premier mythe en sont rassemblés une douzaine d'autres, qui, pour tels de leurs développements, appellent à leur tour le rapprochement avec plusieurs autres, qui, pour tels de leurs développements, etc. C'est comme une fuite en avant, comme une germination infinie, une fugue perpétuelle de récits. Au passage, « des filaments épars se soudent, des lacunes se combrent, des connexions s'établissent, quelque chose ressemble à un ordre, transparait derrière le chaos. Un corps multidimensionnel naît, dont les parties centrales dévoilent l'organisation alors que l'incertitude et la confusion règnent encore au pourtour ».

Ainsi, derrière les mythes se dévoile ce qu'on aurait le moins attendu : tout un appareil logique, en proie à un incessant jeu de permutations : une famille de mythes est, au sens propre du terme, un groupe de transformation.

Sans quitter le sensible

Tout cela, Lévi-Strauss le démontre page après page, sur des dizaines d'exemples.

Et il en tire autant de conclusions, interprétant les mythes les uns par les autres, redécouvrant sous ses déguisements ou son appauvrissement un schème dont deux ou trois éléments seulement se laissaient voir, inférant de là une thématique, parvenant même à établir l'antériorité ou la postériorité d'un mythe par rapport à un autre quand la déduction n'est possible que dans un seul sens.

« Le Cru et le Cuit » est une magistrale démonstration de méthode. Mais peut-on aller plus loin, et dire que cette science nouvelle nous apprend quelque chose sur la réalité de son objet ?



« Les symboles n'ont pas une signification intrinsèque et invariable ; ils ne sont pas autonomes vis-à-vis du contexte. Leur signification est d'abord de position. »

Elle nous apprend au moins ce qu'un mythe n'est pas : une collection de symboles dont chacun serait chargé d'un sens non moins secret que permanent. Si des sabots de cochon recueillis par le héros bororo dans la rivière des âmes ont même fonction – parce que même place – que le bois pourri cher aux oreilles du héros apinayé, quel est le sens « en soi » des sabots de cochon ? « Les symboles n'ont pas une signification intrinsèque et invariable ; ils ne sont pas autonomes vis-à-vis du contexte. Leur signification est d'abord de position. » Bref, ce que Lévi-Strauss réfute à chaque ligne, simplement en marchant, et sans plus y insister, c'est le blocage de la science que représentait le système de Jung, embusquant derrière les figures du mythe des sens irréductibles, au-delà desquels on n'avait plus le droit de chercher.

Non plus négativement, mais positivement, le mythe est un jeu de rapports, un système logique du sensible. Un système caché,

car (nouveau rapprochement avec la psychanalyse) le mythe ne sait pas son organisation. Celle-ci le gouverne par derrière, et nous ne l'avons vue se dévoiler qu'à condition de la faire jouer. Puisque, du moins, c'est elle qui commande, et qui demeure, on pourrait dire que : c'est sa logique qui est la vérité de la fiction.

Mais au-delà ? Cette vérité est-elle dernière (autrement dit : y a-t-il une logique propre du mythe, qui ne renvoie à rien d'autre ?) ou bien ré-

fracte-t-elle une organisation plus fondamentale : celle du cosmos ou celle de la société ? L'auteur de « Tristes Tropiques » est, bien sûr, loin de nier que le découpage du village en clans, les règles du mariage ou l'interprétation des phénomènes naturels se reflètent à l'intérieur du mythe ;

mais il se refuserait à voir dans ces systèmes extérieurs au mythe une infrastructure dont le mythe dériverait.

Ces rapports qui se signifient les uns les autres, ces mythes qui se pensent mutuellement, risquent de laisser le lecteur mal à l'aise, suspendu dans le vide d'un jeu de traductions sans texte original. Mais c'est là un malaise auquel le développement des recherches « structuralistes » nous oblige à nous accoutumer peu à peu. L'acte original, pour l'analyse structurale, c'est la création des deux textes par l'institution entre eux d'un rapport de traduction.

On pourrait, arrivé là, demander à Lévi-Strauss s'il n'a pas, comme d'autres structuralistes, tendance à transformer un savoir scientifique, toujours relatif à ses instruments, en révélation ultime sur la nature des choses. On pourrait tenter de replacer la pensée mythique, telle qu'il l'a décrite, dans le mouvement, qui la déborde, de l'existence et de la praxis. On pourrait s'interroger sur le naturalisme qui, fugitivement, lui fait suggérer que la structure des mythes et de l'esprit est celle même des choses. On pourrait à la limite se demander à partir de quoi il est en droit de parler de la pensée mythique (comme précédemment de la pensée sauvage) et quelle généralisation lui permet d'en garantir l'unité.

F.W.